

DISCOURS 16

Frères et pères et enfants, un jeune homme m'a fait ce récit : «J'étais sous la conduite d'un Père vénérable et égal aux saints les (plus) grands et les (plus) élevés et, en l'entendant souvent parler des illuminations divines envoyées du ciel à ceux qui luttent, ainsi que d'une abondance de lumière et, par ce moyen, d'un entretien de Dieu avec les hommes, je m'émerveillais. Et tel était – me dit-il – mon désir et ma passion pour un tel bien, que j'en oubliais à force d'y penser tous les objets terrestres et célestes, et plus que cela, jusqu'à la nourriture, la boisson et toute espèce de satisfaction corporelle.

Mais ce saint – (il est maintenant) parmi les saints – était grand et doué du charisme prophétique : en me voyant accomplir sans relâche uniquement ce qu'il m'ordonnait, sans manger ni boire, entièrement absorbé en moi-même et comme rongé par quelque poison, plein d'une immense compassion il me donnait un ordre de façon impérative et à contre-cœur je mangeais : tant je craignais – me dit-il d'être taxé de désobéissance. Ainsi, plus je prenais de nourriture, plus j'étais brûlé, et je ne pouvais supporter cette contrainte, j'en venais à verser des torrents de larmes et souvent à me lever ainsi de table. Je me figurais en effet, dans mon inconscience, qu'il faisait obstacle à mon dessein, faute de savoir quelle était la peine que j'avais au-dedans de moi. Et, dans ces sentiments, j'ignorais, misérable que j'étais ! qu'il connaissait jusqu'aux mouvements cachés de mon cœur, comme la suite le montrera.

Il se trouva donc, un jour, que nous entrions dans la ville où il avait sa demeure, afin de visiter ses enfants spirituels. Ayant ainsi passé toute la journée avec eux, – tant il y en avait à qui il faisait du bien rien que par sa vue –, nous arrivâmes le soir à sa cellule, affamés et altérés à force de fatigue et de chaleur, car il avait pour habitude de ne pas faire la moindre sieste, bien que nous fussions en été et qu'il fût lui-même un vieillard, parvenu à la soixantaine. Nous nous assimes pour partager le pain : pour moi, je ne mangeai point. J'avais le corps rompu de fatigue, et je me disais : si je commence à manger et à boire, je serai absolument incapable, pour la prière, de me lever pour chercher ce que je désire. Voilà – me dit-il – à quoi je pensais, assis, et comme hors de moi.

Alors ce saint, en me voyant, réfléchit à la peine que je m'étais donnée avec lui et se rendit compte, doué qu'il était – comme je l'ai dit- du charisme de seconde vue, de la raison pour laquelle j'endurais tout cela; il fut ému d'une grande compassion et me dit de façon impérative : «Mange, mon enfant, bois, et désormais n'aie plus de chagrin. Car, si Dieu ne voulait pas avoir pitié de toi, son bon plaisir n'aurait pas été que tu viennes me trouver.» Nous mangeâmes donc, poursuivit-il, et nous bûmes, et plus que le (strict) nécessaire : car lui aussi mangeait pour se mettre au niveau de ma faiblesse. Ensuite, la table une fois levée, il me dit : «Sache, enfant, que ce n'est ni le jeûne, ni la veille, ni la fatigue corporelle, ni aucune autre action louable qui réjouit Dieu et qui le fait apparaître, mais seulement l'âme et le cœur humbles, modestes et bons.» Alors moi, entendant ces mots, émerveillé devant la parole et l'exhortation du saint, enflammé plus que jamais et, en un clin d'oeil, de l'oeil aigu de l'intellect, rappelant à ma mémoire tous mes péchés, je fus inondé de larmes, je tombai à ses pieds vénérables, je les saisis en disant : «Prie pour moi, saint de Dieu, afin que grâce à toi je trouve la miséricorde, puisque, de tous les biens dont tu as parlé, il n'y en a pas un qui m'appartienne, mais seulement une foule de péchés que tu connais aussi bien que moi !» La compassion du saint envers moi s'accrut encore, il pleura, après quoi il m'ordonna de me relever de terre et me dit : «J'ai cette confiance en Dieu qui m'a largement fait don de sa grâce, qu'à toi aussi il en fera don au double, eu égard simplement à la foi que tu montres aussi bien envers lui qu'envers mon humble personne.» Ayant donc reçu cette parole comme venant de Dieu même et pense au geste d'Élie envers Élisée, croyant que, même si j'étais indigne, en tout cas Dieu est l'ami des hommes, prompt à faire la volonté de ceux qui le craignent, après avoir fait encore une métanie et demandé sa bénédiction, je m'en allai à ma cellule, ayant reçu de lui l'ordre de dire seulement le Trisagion (avant) de m'endormir.

J'entrai donc à l'endroit où j'avais l'habitude de prier et je commençai «saint Dieu...», quand, au souvenir des paroles du saint, soudainement j'éclatai en larmes et en (transports d')amour divin, au point que je ne serais pas capable de représenter par des mots la joie et le plaisir que j'eus à ce moment. Aussi, sur-le-champ, tombant prosterné à terre, je vis, et voici une grande lumière brillant intellectuellement sur moi et attirant en même temps à elle mon intelligence tout entière et mon âme, au point que l'inattendu de la merveille me frappa de stupeur et que je fus comme en extase; et ce n'est pas tout, j'oubliai le lieu où je me trouvais, qui j'étais et à quel endroit, me contentant de crier : «Kyrie eleison» – comme, en reprenant ma connaissance, je me surpris à le répéter. Mais qui était celui qui parlait, père, ou qui faisait mouvoir ma langue, je ne sais – me dit-il –, Dieu le sait. Oui, si ce fut dans mon corps, si je fut hors de mon corps que je

m'entretins avec cette lumière, la lumière elle-même le sait, elle qui avait dissipé tout ce qu'il y avait de brume en mon âme et tout sentiment terrestre, chassé loin de moi toute matière épaisse et cette pesanteur du corps qui avait produit en mes membres lassitude et engourdissement. Car, ô merveille qui fait frissonner ! elle raidit et fortifia si bien le relâchement de mes articulations et de mes muscles que l'excès de fatigues avait à ce moment causé en moi, que je crus et m'imaginai quitter le vêtement de la corruption. Et ce n'est pas tout : sur-le-champ une joie immense, un sentiment intellectuel, une suavité surpassant toute saveur des choses visibles en découlèrent dans mon âme d'une façon indicible, avec une liberté et un oubli de toutes les pensées de cette vie, et jusqu'à la façon de sortir de la vie présente, voilà les faveurs que d'une manière merveilleuse elle me fit et me donna à connaître. En effet, à l'ineffable félicité de cette lumière et à elle seule s'étaient attachés tous les sentiments aussi bien de mon intelligence que de mon âme.

Mais voici, poursuivit-il, que cette lumière infinie qui m'était apparue – car il n'y a pas d'autre nom approprié et proportionné que je pourrais lui donner – s'étant tout doucement affaiblie et pour ainsi dire contractée, je repris connaissance, je me rendis compte de tout ce que sa puissance avait soudainement opéré en moi, je réfléchis à son départ et, à la pensée qu'elle m'abandonnait à nouveau, seul, en cette vie, je fus en proie au chagrin, à une souffrance telle et si lourde que je ne sais comment expliquer suffisamment la grandeur de cette souffrance multiple, extrême, qui s'alluma comme un feu dans mon cœur. Représente-toi donc maintenant, si tu peux – me dit-il père, la douleur de ce départ, la démesure de mon amour, l'élan de ma passion, la sublimité de ce suprême bienfait ! Car pour moi, je ne puis ni exprimer avec ma bouche, ni embrasser par mon intelligence, l'infini de cette vision.»

«Mais dis-moi donc – lui demandai-je –, père et frère très vénérable, de façon plus claire et plus précise, les effets de ce que tu as vu.» Alors cet homme chéri, plein de l'Esprit divin et jugé digne d'une (telle) contemplation, me répondit sur-le-champ d'une voix très douce et qui coulait comme le miel : «Cela réjouit, père, en apparaissant, et cela blesse en se cachant, et cela se fait tout proche de moi, et cela me transporte dans les cieux. C'est une perle, et c'est la lumière qui me revêt, et qui m'apparaît comme un astre et qui reste pour tous incompréhensible. Cela rayonne comme le soleil, et j'y devine toute la création enfermée : cela me montre tout ce qu'elle contient, et cela m'ordonne de respecter mes propres limites. Je suis enfermé sous un toit et entre des murs, et cela m'ouvre les cieux. Je lève les yeux, sensiblement, pour contempler les réalités de là-haut, et tout m'apparaît tel que c'était d'abord. Je m'émerveille de ce qui est survenu, et j'entends une voix me dire secrètement d'en haut : «Tout cela n'est qu'énigmes et préambules, car ce qui est parfait, tu ne le contempleras pas tant que tu es revêtu de la chair. Mais retourne en toi-même, et vois à ne rien faire qui le priverait des (biens) d'en haut. Si tu fais un faux-pas, c'est pour le rappeler à l'humilité. Mais ne cesse de l'appliquer à la pénitence : car c'est elle qui, unie à mon amour pour les hommes,» efface les chutes aussi bien passées que présentes.»

Avant donc entendu ces mots de sa bouche, pères et frères, je fus presque hors de moi et devins tout tremblant, en me rendant compte aussi à quelle hauteur de contemplation et de connaissance il s'était élevé du premier coup, en raison simplement de son amour et de sa confiance pour son père spirituel, et dit quels biens il avait été, des ses débuts, jugé digne d'avoir la vision et la jouissance, comme s'il avait déjà rejeté la faiblesse humaine et, d'homme, était devenu un ange.

Aussi, je vous en prie, frères dans le Christ, rejetons loin de nous tout attachement et toute préoccupation pour la vie présente, haïssons les plaisirs de la chair, le bien-être du corps, le relâchement et l'oisiveté, qui fortifient (en nous) le mauvais côté contre le bon. Et venez, revêtons-nous d'une foi sincère envers Dieu et nos pères et docteurs selon Dieu. Faisons-nous un cœur contrit, une âme aux sentiments humiliées et un cœur pure – grâce aux larmes et à la pénitence – de toute tache et crasse de péché, afin que nous aussi, nous soyons dignes de parvenir un jour, promptement, à une telle hauteur, à la vision et à la jouissance dès ici-bas des biens ineffables de la lumière divine, sinon en perfection, du moins partiellement et autant que nous en sommes susceptibles dans la mesure de notre purification. C'est ainsi en effet que – pour nous-mêmes – nous nous unissons à Dieu et Dieu à nous, et que – pour ceux qui nous approchent – nous serons lumière et sel, pour leur (plus) grand profil, dans le Christ Jésus notre Seigneur : à lui la gloire dans les siècles. Amen.